

SUR LES TRACES DE JOHN RUSKIN

Voyages, réception
et sources proustiennes

Sous la direction de Yasué KATO et François PROULX

Avec la collaboration de Julien BERTHELON



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2026

www.honorechampion.com

INTRODUCTION¹

Quel est donc cet homme et quelle est cette œuvre ? Outre la curiosité qu'on peut y apporter, on ne saurait désormais toucher à aucune question d'art, sans y toucher².

John Ruskin est aujourd'hui connu et cité en France surtout en tant qu'auteur traduit par Marcel Proust (*La Bible d'Amiens* [1904] et *Sésame et les lys* [1906]). Or à la fin du XIX^e siècle, ses écrits étaient très prisés dans les milieux lettrés et érudits. Comme l'a rappelé dans le présent volume l'avant-propos de Tomoko Woo, les traductions françaises ont joué un rôle capital pour que l'œuvre anglaise devienne un canon sacré pour un certain lectorat. Cet enthousiasme pour la pensée ruskinienne s'est rapidement répandu jusqu'à l'Extrême-Orient. Le nom du critique anglais est par exemple cité dans *Sanshiro* (1908) de Sôseki Natsumé (1867-1916³), romancier et spécialiste de la littérature anglaise ayant vécu à Londres de 1900 à 1903. À partir de 1908, des traductions japonaises de Ruskin commencent à paraître, et il en paraît toujours aujourd'hui. Ce succès auprès des lecteurs japonais est partagé par Proust, dont la *Recherche* a fait l'objet de cinq traductions.

L'œuvre de Marcel Proust s'avère indispensable pour étudier la réception de Ruskin. À la suite des travaux de Jean Autret, *L'Influence de Ruskin sur la vie, les idées et l'œuvre de Marcel Proust* (1955) et *Ruskin and the French before Marcel Proust* (1965), des études essentielles furent publiées sur le sujet. Il est d'ailleurs significatif que le présent volume ait été conçu au Japon, si l'on mesure l'étendue de la contribution apportée par les proustiens japonais aux études ruskiniennes. La thèse de doctorat de Jo Yoshida («Proust contre Ruskin. La genèse de deux

¹ Nous remercions Nicolas Baumert pour ses conseils lors de la rédaction de ce texte.

² Robert de La Sizeranne, *Ruskin et la religion de la beauté*, Hachette, 1897, p. 9.

³ « Sanshirô leva la tête et regarda les nuages à demi transparents. "Tout cela, c'est de la poudre de neige. Vu d'en bas, cela ne bouge pas du tout, mais en réalité, ils se déplacent plus vite qu'une tornade sur la terre. Dis-moi, as-tu lu Ruskin ?" L'air piteux, Sanshirô répondit que non » (Sôseki Natsumé, *Sanshiro*, trad. Jean-Pierre Liogier, Éditions Picquier, 2020, p. 35).

voyages dans la *Recherche* d'après des brouillons inédits», Paris IV, 1978) a retracé l'évolution de l'influence de Ruskin sur la genèse d'*À la recherche du temps perdu*. Celle d'Eri Wada («Proust et la traduction. L'évolution stylistique et esthétique de Marcel Proust à travers la traduction des ouvrages de John Ruskin», Paris IV, 1996) a analysé les brouillons des traductions ruskiniennes de l'écrivain et mis en valeur le rôle de cet exercice dans la formation stylistique du jeune Proust, en enquêtant également sur le contexte culturel et philosophique français de l'époque, qui explique le succès de Ruskin. La contribution de nombreux autres chercheurs japonais dans ce domaine est à noter, comme le montrent les travaux cités par le *Dictionnaire Proust-Ruskin* de Jérôme Bastianelli⁴, la plus récente synthèse de la recherche sur le sujet.

Le présent volume part «sur les traces de John Ruskin» pour le suivre dans ses itinéraires en France et en Italie comme aussi dans ses parcours spirituel, intellectuel et esthétique – tout en poussant le voyage jusqu'à la réception de ses œuvres, notamment jusqu'à cette réception créatrice que fut celle de Marcel Proust. Robert de La Sizeranne avait formé le projet, dès 1897, de «resuivre dans l'Europe et dans l'Esthétique le chemin que le Maître lui-même avait parcouru»: «En Suisse, à Florence, à Venise, à Amiens, sur les bords du Rhin ou de l'Arno, partout où [Ruskin] a travaillé», écrit-il, «j'ai travaillé après lui, refaisant parfois les croquis d'où sortirent ses théories et ses exemples, attendant les rayons de soleil qu'il a prescrits, guettant en quelque sorte sur les monuments éternels les ombres fugitives de ses pensées»⁵. Comment le maître anglais a-t-il admiré les paysages, les monuments et les œuvres d'art de la France et des pays voisins afin d'élargir, voire de modifier, une vision nourrie par ses parents, grands amateurs d'art et fervents protestants, et d'élaborer sa propre philosophie esthétique?

L'approfondissement de ces questions a nécessité une collaboration interdisciplinaire qui rende compte de l'envergure de l'intérêt porté par Ruskin à des sujets tels que la théologie chrétienne, la philosophie esthétique, la peinture, l'architecture médiévale, la géologie, la minéralogie, la botanique... Nombre d'études font référence à l'œuvre de Proust qui constitue un guide irremplaçable pour la compréhension profonde des leçons de Ruskin. Elles nous permettent en même temps de sonder des sources encore inconnues de la *Recherche*, œuvre entamée par Proust à la suite des années consacrées à son maître anglais.

⁴ Classiques Garnier, «Bibliothèque proustienne», 2017.

⁵ R. de La Sizeranne, *op. cit.*, p. 9-10.

Notre pèlerinage ruskinien commence par l'Italie, berceau de l'art européen. Comme l'ont été bien des artistes français au cours de l'histoire, Ruskin était fasciné par les œuvres d'art et les sites italiens. Selon Emily Eells, Florence est une source d'inspiration primordiale pour ses deux peintres favoris, l'un ancien et l'autre contemporain : Giotto et Turner. Le rêve florentin du jeune Ruskin a été suscité par le livre illustré du poète Samuel Rogers, en particulier par une gravure de Turner représentant Florence vue de Fiesole. Son premier séjour italien finit pourtant par une amère déception, en particulier à cause des activités quotidiennes et commerciales qui se tenaient autour des cathédrales, ce qui nous rappelle les premières impressions que le héros proustien éprouve devant l'église et la plage de Balbec⁶. À Venise, de même, comme le Christ chassant les marchands de l'enceinte du Temple, l'auteur de *The Stones of Venice* vilipende la proximité des cultes religieux avec les scènes quotidiennes d'une ville animée « du commencement à la fin [...] par un ressort secret : celui des intérêts commerciaux⁷ ». Ruskin ne nie cependant pas les avantages d'un voyage qui nous permet de saisir par les sens la pensée esthétique et théologique qui habite les lieux que nous visitons⁸. Pyra Wise mène un minutieux travail de recherche documentaire sur le terrain, pour confirmer que la Venise de Ruskin et de Proust ne concerne pas uniquement les sites touristiques mais aussi des couvents, des bibliothèques et des palais moins célèbres de la ville et des îles environnantes. Ces circuits nous amènent à traverser des quartiers moins artistiques et plus populaires, ce qui implique que Proust aurait négligé, selon Kazuyoshi Yoshikawa, « la dimension religieuse » si importante chez son maître britannique, même dans ses interprétations de la basilique Saint-Marc et des fresques de Giotto. Chez Ruskin, la tolérance à l'égard de l'« irrégion⁹ » que manifestent les villes humaines provient apparemment de la splendeur artistique de l'Italie mais aussi, probablement, de la découverte de la France, sa nation sœur, continentale et catholique.

Depuis la fin du XVII^e siècle, les voyageurs anglais du Grand Tour considéraient les régions françaises comme des escales qui précèdent l'Italie, leur destination principale et presque exclusive. Ruskin vécut cependant, comme le confirme Michiko Izumi, pendant la période de

⁶ *JF*, II, p. 19.

⁷ « *Venice stands, from first to last, like a masked statue ; her coldness impenetrable ; her exertion only aroused by the touch of a secret spring. That spring was her commercial interest* » (*The Stones of Venice*, *CW*, IX, p. 24).

⁸ Emily Eells, *infra.*, p. 37 et 44-45.

⁹ *The Stones of Venice*, *CW*, IX, p. 27.